

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

Novalyc 2008

Heure H moins 59, dimanche 9 mars 2008... dimanche pluvieux et électoral. Quelque cent cinquante personnes emplissent bruyamment le vaste hall d'accueil, à l'entrée du Novotel de la Porte d'Orléans. Bigre! notre Alyc renouerait-elle avec ses effectifs d'il y a vingt ans quand, en 1988, guère moins de douze douzaines de convives envahissaient l'hôtel "Mercure" du Parc des Expositions de la Porte de Versailles, à quelques pas des ruminants, des équidés et des ovins du Salon de l'Agriculture, toujours ravis de se faire photographier pendant que des excellences gouvernementales s'attardent à caresser leur croupe ou leur toison?



Que nenni! Soudain, tout ce beau monde s'écoule rapidement vers la sortie devant laquelle trois cars pantagruéliques ont tôt fait d'engouffrer panse-pleine de ce cheptel touristique... et ne demeurent alors maîtres des lieux, que Jean-Pierre Peyrat, le couple Montuori et Lalo petit caniche, tous quatre arrivés bons premiers.

Cependant, au sous-sol, c'est par la petite porte qu'entre notre président, pour y découvrir René Fleck, Renée et sa soeur Stéphane, leurs six bras lourds d'albums et de panneaux photographiques où les convives pourront revivre les grands moments des réunions et assemblées générales passées.

Suite page 7



● En haut, à l'heure de l'apéritif, on reconnaît, de haut en bas, F. Challande conversant avec le couple Pradelle, Y. Muzy, R. Fleck, J.J. Montuori, J. Douvreur, M. Challande, S. Harel, C. Monteilhet, J.P. Ghinamo, H. Herter, J. Malpel, L. Teuma, D. Lakhdari, Y. Boutet, A. Ghazarian, F. François, F. Barrat, B. François, P. Xavier, E. Chanson, E. Prissette, J.P. Peyrat, A. Xavier, J.P. et M. Prissette, A. et P. Defour ● Au milieu, devant les panneaux de photographies, A. Jacquier-Masselot, S. Lejeune, le couple Gouvine, R. Fleck, A. Ghazarian et M. Teuma ● Ci-contre, Jean Malpel et une partie des convives dont... on trouvera le complément, vers la gauche, en dernière page ● Cartouches: en haut, Jean Malpel et Janette Rutterford; en bas, la même Janette avec Jean-Marie Sallée, camarade d'enfance et voisin de sa mère Janine Fargeix, à Bellevue Supérieur.

Octobre 1939 Mon entrée au lycée

Je reste une enfant timide, renfermée. A l'école, toujours au premier rang à cause de ma vue déficiente, je ne peux me permettre aucun chahut. J'ai fait, à l'âge de sept ans, une chorée d'origine rhumatismale, ce qui m'a fait prendre dans mes études un important retard. Aussi, ai-je éprouvé une joie indicible lors de mon succès à l'examen d'entrée en sixième. Maman m'a offert un petit cartable en cuir bordeaux que je conserve précieusement.

La veille de la rentrée des classes, j'étais très agitée. Ma grand-mère maternelle avait préparé avec soin mon cartable: un cahier de texte, deux cahiers, une trousse toute neuve qui sentait bon le cuir, et mon premier stylo à plume dorée.

Maman m'accompagne à pied. Ma grand-mère, penchée sur le balcon, nous suit du regard aussi loin qu'elle le peut et nous fait de grands signes.

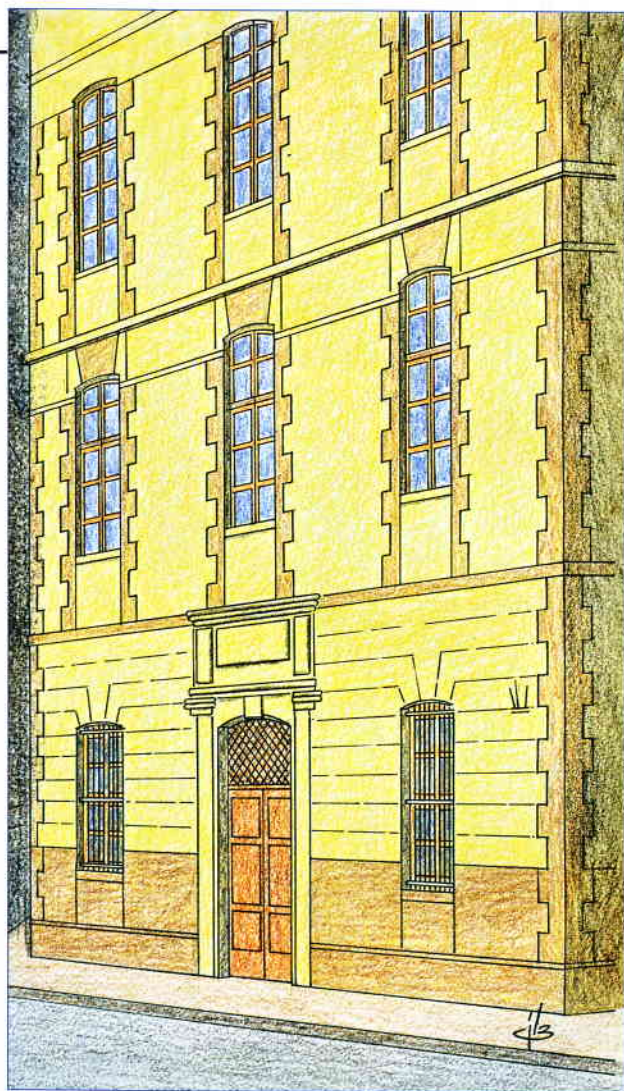
Nous longeons la rue Séguy-Villevaleix et descendons la rue Nationale jusqu'à la Médersa.

Les commerçants ont déjà ouvert leurs échopes, des salutations s'échangent, des poignées de main. Cette rue commence à se peupler d'enfants en route vers l'école, de ménagères allant chercher leur pain ou leur lait et de marchands regagnant le marché, leurs petits éventaires pliés sur l'épaule et tenant d'une main un énorme couffin de paille tressée qui contient leurs marchandises. Les trolleybus commencent à se mettre en route dans le cliquetis d'étincelles de leurs perches.

Aux fenêtres, des femmes battent leurs tapis avec une raquette en osier que l'on appelait tapette. En face de la Médersa, se dresse le lycée Laveran, lycée de jeunes filles. En ce lieu des élèves sont attroupées par petits groupes. Elles semblent se connaître, elles se parlent. Certaines, intimidées, se tiennent auprès de leurs parents. Je dois dire que, dans ce lycée, on pouvait faire toute sa scolarité depuis la maternelle jusqu'à la terminale, ce qui a été le cas de ma cousine Dolly. Pour ma part, j'ai suivi une partie de mes classes primaires dans une école communale.

Au milieu de cet attroupement, dans des robes neuves aux couleurs criardes, les cheveux nattés, circulent des petites filles arabes qui semblent regarder la foule avec intérêt et la simple naïveté de l'enfance.

Je suis pressée de laisser Maman et d'entrer enfin dans l'univers des grandes où ma cousine Annie m'a précédée depuis trois ans au moins. Je pénètre au lycée. La lourde porte de chêne s'ouvre sur un vaste hall d'entrée. La Directrice se tient droite tout en haut de l'escalier. C'est une femme d'une quarantaine d'années, célibataire, je l'ai su plus tard. Pas un



Tentez d'imaginer tout ce qu'ont bien pu se raconter, au cours d'un repas partagé au restaurant "Lou Galoubet, à Draguignan, l'agréée de lettres Suzette Elghozi et son ancienne élève Huguette Mangion, aujourd'hui devenues Mmes Jacrès et Paolillo. A coup sûr, des souvenirs de classe qui seraient un régal pour chaque lecteur des "Bahuts du Rhumel". C'était le 22 novembre 2007. Reste à savoir, quand aura lieu, leur prochaine rencontre... Peut-être, le 4 mai à Nîmes où plusieurs de nos consœurs alycéennes seront heureuses, elles aussi, de renouer avec cette "prof" qui leur donna goût au français et au latin, voire au grec.

soupçon de fard n'éclaire son visage encadré de cheveux d'un gris clair, raides et coupés court. Ses traits sont fins. Son regard a une certaine douceur masquée par une attitude hautaine. Elle est vêtue d'une robe grise, et son col montant et ses manches longues ne laissent apparaître ni la naissance de la gorge, ni les avant-bras.

Nous avançons en rangs, deux par deux. Une jeune femme que je prends pour une élève de la classe de première ou de philo, me bouscule et me dit:

- Gamine!

Je la toise du haut de mes onze ans et demi et lui réponds, sur un ton outré et interrogateur:

- Gamine?

- Vos nom, prénom, votre classe, votre section? Vous serez consignée jeudi.

Au bord des larmes, je m'excuse... En vain, la consigne est maintenue. C'est le très connu professeur de physique.

C'est ainsi que je fais mon entrée en sixième A dans la classe des grandes. Par un large escalier de marbre, j'accède à la cour spacieuse, ombragée par de hauts acacias parfumés. Elle est bordée d'arcades qui constituent le préau, surmonté de trois étages gris au style impersonnel. En bas, les petites classes, la salle de gymnastique, la salle de musique, le local des objets trouvés où j'ai adoré fouiner, la salle des professeurs et le bureau de la redoutable Madame la Directrice.

Dans la cour, à la récréation, je me réfugie auprès d'Annie pour trouver du réconfort. Elle a du caractère, un sens aigu de la justice. Elle défend toujours les faibles. Je me souviens du jour, en 1941, où elle gifla une élève de sa classe pour avoir traité son amie Colette de "sale Juive".

L'année s'est passée sans incident notoire. Je ne serai plus jamais consignée. A la distribution des prix, je récolte celui de Diction et le premier accessit d'Histoire. De justesse, je passe dans la classe supérieure.

Josy ADIDA GOLDBERG

● Extrait de l'autobiographie "Les Deux Pères" - Editions "Orizon" 16, rue des Ecoles 75005 Paris, collection Témoins, diffusion L'Harmattan. Avant-propos de Benjamin Stora.

Novalyciades 2008

Parallèlement, pour permettre à chacun de se replonger dans un passé plus lointain, Jacqueline Tamburini a eu la bonne idée d'apporter un album riche de clichés remontant au Laveran des années 50, et contenant même des lycéennes travesties et grimées - images qui feraient certainement la joie des lecteurs des "Bahuts du Rhumel"...

Tout son beau monde s'étant souri, congratulé, serré la main ou mioumiou-té le museau à qui mieux mieux, puis, ayant trouvé place à sept tables circulaires où sept basses-cours de serviettes - se prenant pour les paons blancs - s'appliquent à faire la roue, Jean Malpel peut prononcer son traditionnel laïus de bienvenue.

Brodant sur son canevas familial, il a un mot pour chacun, classé (approximativement) par appartenance...

- les stoïques: Janine Vallée et Jean-Marie Sallée, tous deux éprouvés par un deuil récent;

- les excusés: Lore Lacombe, Josette Fabrycy, le couple Bassinot-Mas, Jean Caniffi, Claude Moreau;

- les citoyens électoraux: seul exemplaire de l'espèce, Guy Labat qui vote dans le lointain Hérault;

- l'équip'alyc: Michel (Françoisque dirait le latin) Challande, Geneviève Norbertque (*bis repetita*) Alessandra, Simone Berleux, Dolly Martin, Jean-Dominique Foata, Renée Fleck Renéque (*ter repetita...*);

- les fidèles: trio Teuma-Ghazarian-Chauve, couples Pradelle-Gelez, Musy-Fischer, Gouvine-Crépin, Bournizeau-Fabrer, Paolillo-Mangion, Xavier-Petersen, Eliane Lirola, Dominique Barrat, Serge Harel, Jean Douvreur;

- les retournons-y: Djamel Lakhdari, Yves Amram, Jean-Pierre Peyrat, Henriette Herter-Meyer, Josette Poggi, Jeanine Tamburini, Claude Monteilhet, Jean-Pierre Charleux, Eliane Antonini.

Enfin, sélectionnés pour la bonne bouche, ambassadeurs et bienvenus.

Ambassadrice de sa mère - Janine née Fargeix - Janette Rutherford. Au téléphone, d'une voix articulant avec effort mais distinctement, Janine a détaillé à Jean l'opération subie à la gorge, sur sa carotide et autour, pour empêcher un afflux de sang au cerveau: d'où son excellente idée d'envoyer - en ses lieu et place - la chair de sa chair...

Jean Lachaussée, lui, est mandaté par son épouse Jacqueline née Senckisen, laquelle s'est trouvée placée face à une situation... quasi cornélienne: ou bien

apprécier les saveurs alycéennes du carré d'agneau en croûte d'herbe, ou bien accumuler grand chelem sur grand chelem par fidélité à des partenaires engagées - depuis fort longtemps - dans un tournoi national de bridge.

Il ne reste plus qu'à en venir au morceau de choix que constituent les bienvenus - toujours accueillis non sans un brin de cordiale curiosité - dont la plupart ont fréquenté nos bahuts au cours des années 50 et parfois un peu au-delà:



- Yves Boutet et son épouse Mireille née Genevray;

- Josy Goldberg - venue en compagnie de Rolland Doukhan - dont la mère, Mme Adida, fut une des chevilles ouvrières de l'association des anciennes élèves du lycée de jeunes filles;

- Elisabeth Chanson;

- Jean-Pierre Ghinamo dont le père, bijoutier-horloger, possédait vitrine-sur-Caraman non loin du "Poussin bleu";

- Jean-Jacques Montuori, fils d'un arbitre célèbre chez tous les adeptes du ballon rond, et son épouse Yolande.



● A l'arrivée, poignée de mains entre J.M. Sallée et J. P. Peyrat, sous l'œil de J.P. Ghinamo, L. Teuma et E. Prissette ● Une vue plongeante sur quelques dégustateurs d'apéritif ● Autre vue plus "mini" ● En action, la jeune et souriante serveuse d'apéritifs ● S. Harel, H. Herter, E. Antonini, L. Lirola ● Ci-contre, J. Muzy, J. Lachaussée ● Ci-dessous, le groupe très important des Alycéens nouvellement recrutés: J.J. Montuori, M. Boutet, J.P. Ghinamo, Y. Boutet, E. Chanson, B. et F. François, S. et J.P. Defour, M. J.P. et E. Prissette, J. Goldberg et son invité R. Doukhan.



Novalyciades 2008



Maintenant, il ne reste plus, pour le Président, qu'à chanter les louanges de la diaspora Prissette.

A l'incitation d'Eric - leur frère corrézien déjà membre de l'Alyc - ont rejoint nos rangs et sont présents aujourd'hui:

- Françoise née Prissette et son époux Bernard François. Parisiens, ils ont eu l'excellente idée de venir en compagnie de leurs amis Anny et Pierre Defour;
- Jean-Pierre et Michèle Prissette, arrivés, eux, de l'helvétique Lausanne.



Après l'entremet de fromages variés et de salade verte, au dessert, pour enluminer l'onctueux chocolat à coulis de caramel au beurre salé, nulle bougie comme ce fut le cas, en octobre dernier, lors de la soirée-rugby-de-gala avignonnaise, et pour cause... il n'en aurait fallu pas moins de 340: les deux fois 90 des époux Pradelle - doyens de l'assistance - entrant dans l'aire nonagéniaire, plus les 160 marquant l'anniversaire de ce jour de février 1848 où le bon monsieur Olivier ouvrit la première classe d'un collège de garçons - puis lycée - qui allait connaître une longue histoire, au 49 de la rue Caraman, modeste artère qui deviendrait plus tard un (furtif) lieu de rendez-vous de potaches, comme aiment encore chanter nos consœurs:

*"Le dimanche, on se balade,
dès neuf heures du matin...
Caraman, c'est la promenade
de nos chers lycéens..."*

A propos de balade et de promenade, Michel Challande rappelle celles qui sont prévues, en octobre prochain à Mulhouse, en complément à l'assemblée générale... après quoi peuvent reprendre les entretiens conviviaux, jusqu'à l'heure de songer à la séparation.

Songer à une séparation ne semble pas être le souci de la tribu des "bien-venus de loin" qui, au contraire, tend à jouer les prolongations - ce qui fait dire à Jean Dominique Foata que, pour leur participation et la réussite de leur regroupement, devrait être bien décerné, aux Prissette, un... Prix Sept d'or!

LA TROÏKA DES JEAN
le président, le popotier
et l'absent de service.

Vient alors le temps d'aller jusqu'au bar, rafraîchir son gosier au-dessous d'un perchoir d'où Renée Fleck se régale à mitrailler, en vue plongeante, la foule alycéenne.

Après quoi s'effectue un retour dans la salle de restaurant, passer aux "choses sérieuses" auxquelles le Loupiac blanc 2006 et le bordeaux rouge Château du Puy la Tour 2005 apportent, l'un son moelleux, l'autre son velouté.

● Y. Amram et Jean Bournizeau ● Le couple Jacquier-Masselot et J. Gouvine ● S. Berleux et H. Paolillo ● Solide fratrie au sein de la grande fratrie, S. Lejeune, J. Vallée, J. Poggi encadrée par le couple Fleck - mais qui donc, alors, a pris la photo? - D. Martin, J. Tamburini et G. Alessandra ● Ultime causette, au moment du départ, entre L. Teuma et le couple Gouvine ● Ci-contre, Lalo, le caniche successeur du petit yorkshire de Raymonde Fraysse.





Ante ou post meridiem?

Où te trouves-tu aujourd'hui, Marie-Claude Latéro? Et là où tu es, te souviens-tu de ce vendredi 13 mai 1955 et de la grande cour de Laveran-Coudiat, sous le chaud soleil d'une belle demi-journée de printemps constantinois? Quelle ombre protectrice cherchais-tu sous ce jeune arbre à la ramure parcimonieuse, dont l'inutile tuteur n'avait pas encore été arraché? Et, à propos, quelle heure était-il donc? Dix heures du matin *ante meridiem* (comme on nous apprenait, alors, que disent les Anglais) ou trois heures *post meridiem*? Cela doit pouvoir s'estimer, par toi ou par celles de tes anciennes condisciples qui ont conservé le sens de l'orientation car - en regardant l'ombre portée au-delà du cadran solaire que constitue la plaque de fonte sur laquelle tu te tiens - elles sauront déterminer si vous viviez la récréation de la matinée ou celle de l'après-midi, non? Mais là n'est pas la question et, pour en revenir à ta présence en ce lieu, tu ne cherchais pas du tout l'ombre de l'arbre (au fait, de quelle essence était-il?) mais, plus prosaïquement, tu "prenais la pose" devant l'appareil photographique de Denise Magnon. Tout autour de vous, les autres lycéennes papotaient à qui mieux mieux, vous ignorant l'une et l'autre... sinon, quelle joyeuse volière se serait ruée vers l'ombre chétive de l'arbrisseau, pour transformer en revue à grand spectacle ton... "both smiling girl and tree show"!

M. le professeur aux bains de mer

Chaque année - avant 1935 - aux grandes vacances d'été, on voyait arriver, sur la plage du "Château Vert" proche de Philippeville, un personnage à moustaches pendantes sous un nez à mi-course duquel tremblotait une paire de fragiles besicles.

Son chef était coiffé d'un sage canotier qu'un fin cordonnet noir reliait à une boutonnrière, au revers gauche du col de son vêtement.

Bien qu'il fût doté d'un soupçon d'embonpoint, pendouillait, autour de sa digne personne, une grisâtre jaquette de toile légèrement râpée.

Il était accompagné de son fils, adolescent longiligne très rapidement intégré à une bande de collégiens philippevillois auxquels il révélait que son père était professeur agrégé de lettres, au lointain, austère et vénérable lycée de Constantine.

Aux yeux de ces gamins - dont on sait, depuis La Fontaine, que "l'âge est sans pitié" - M. le Professeur paraissait tout droit sorti de la plume truculente du dessinateur Dubout, dont les myriades de personnages burlesques fourmillaient, à l'époque, dans des pages entières de l'hebdomadaire "Candide".

Là ne s'arrêtait pas la comparaison. Plus duboutesque encore devenait le père du jeune lycéen descendu de son Rocher, lorsqu'il sortait de la cabine de bains où il avait revêtu sa panoplie de thalassothérapeute: maillot bain-àire de coton noir - qui partait d'une légère encolure pour ne s'interrompre qu'au pli des coudes et à la rotule des genoux - pieds nus, mais le chef toujours coiffé de la "paillette" citadine, et le nez toujours chaussé de son inséparable lorgnon.

Pour faire plus "duboutesque" encore, ne manquait qu'une bouée de sauvetage ceignant le tronc au-dessous des aisselles... mais, de bouée, il n'en était guère besoin: Monsieur le professeur savait nager.

Oh! certes pas en usant d'une de ces nages modernes qui commençaient à faire fureur: ni le crawl, ni l'over arm strong, encore moins le style "papillon", mais une brasse "à la papa" bien placide, bien sage, en rapport avec le noir maillot de bain aux pudiques emmanchures.

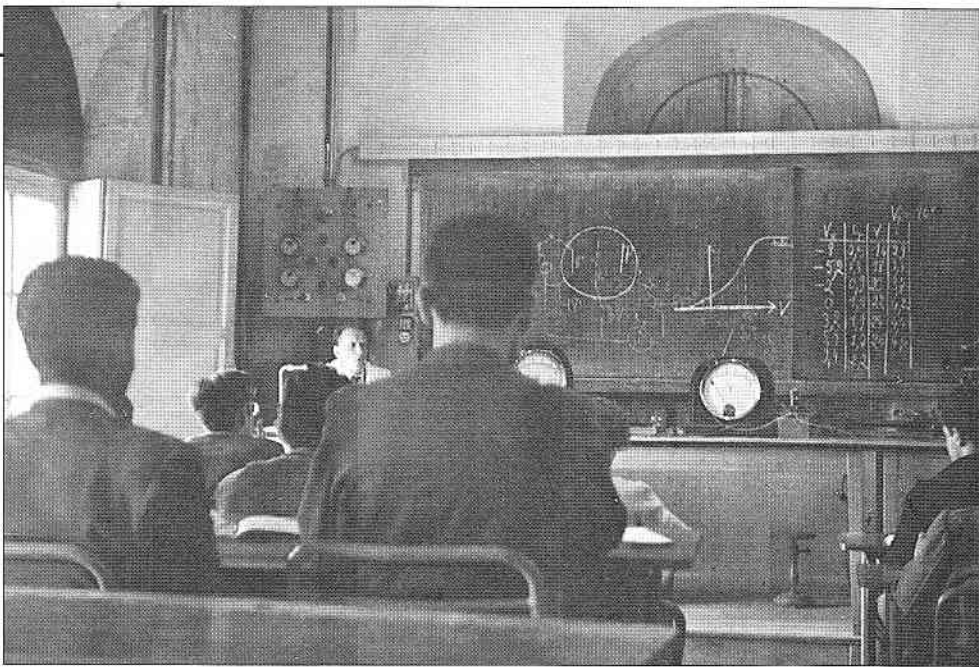
Après avoir passé quelques instants sur le sable, le temps de fumer une cigarette roulée entre ses doigts jaunés par le tabac, Monsieur le professeur allait

bravement dans l'eau, y pénétrait posément jusqu'aux jarrets... puis aux genoux... aux cuisses... à la taille... aux aisselles... aux épaules... au menton... au ras du menton... après quoi il se mettait à progresser dans l'onde. Et alors, on ne voyait plus, de lui, que le canotier semblant flotter comme danse, au gré des vaguelettes, le bouchon d'un pêcheur à la ligne.

Pendant que son père rivalisait avec Poséidon ou Neptune, son coquin de rejeton racontait aux collégiens philippevillois comment, avec ses camarades de quatrième, il chahutait sans nul état d'âme son infortuné professeur de père.

Bien avant d'en arriver à ce stade du récit, nos lecteurs les plus avancés en âge n'auront eu aucune peine à deviner le nom de notre héros: oui, il s'agissait bien de M. Dufour.

Un M. Dufour qu'aucun lycéen citrén ne vit jamais en "costume de bain" (comme on disait alors) sinon son fils et - peut-être - nos anciens camarades les frères Voirin, ainsi que Victor Batino dont les parents avaient l'habitude de venir, en famille, passer une partie de l'été à une encablure de là, sur la plage voisine de Ruscade-Palace...



Espiègleries et rosseries

Après avoir été élève au vieux lycée de jeunes filles de la rue Nationale puis au nouveau lycée Laveran du Coudiat, j'ai effectué ma dernière année scolaire chez les garçons, au lycée d'Aumale, en 1953-54.

Ce fut la dernière année de l'Algérie heureuse, et ce fut en outre, pour moi, en mathématiques élémentaires, une des plus agréables années de mon existence lycéenne.

En anglais, nous avions pour professeur M. Paoli, et, comme les élèves de sciences-expérimentales nous rejoignaient pendant cette heure, la classe se trouvait surchargée et le silence n'était jamais respecté.

Pourtant, un jour vint où ce fameux silence devint quasi total... et pour cause! Claudette Guillot et moi - toujours assises au premier rang - avons fini par nous rendre compte que l'effectif avait fondu outre mesure...

Depuis ce temps lointain, nous n'avons jamais pu savoir ni comment ni pourquoi s'était déroulé ce soudain exode de nos camarades. Peut-être, aujourd'hui qu'il y a prescription, quelque ancien conscripte à bonne mémoire pourrait enfin nous le révéler.

Ce même jour (qui fut un jour assez extraordinaire, il faut bien le reconnaître), l'heure suivante était réservée au cours de physique-chimie de M. Aaron (que l'on voit, ci-dessus, sur l'image illustrant ces souvenirs).

Comme celui-ci - victime d'une sévère bronchite - avait été absent pendant deux à trois semaines, il avait pris la généreuse initiative de réunir aux mathématiciens (nous étions en avance sur le cours) les élèves de sciences-expérimentales qui avaient - eux - quelque retard du fait de sa récente maladie.

Voilà donc tout ce beau monde entassé à qui mieux mieux dans la salle de classe. Mais, là, très vite, l'atmosphère devint rapidement irrespirable sous l'action de boules puantes, poudre à éternuer et autres articles de farces et attrapes.

Tandis que les non-chahuteurs tentaient de demeurer stoïques, l'infortuné M. Aaron, qui non seulement relevait de sa maladie mais, en outre, était asthmatique, ne put résister que quelques minutes et fut contraint de congédier tout son monde!

Marie-Pierre VELLARD

Le Grand Ancien à cheval

En la bien lointaine année 1935, un fier cavalier passait, chaque jour, en fin de matinée, devant la grande et lourde porte à deux battants du "Collège communal" de Constantine, descendant la rude côte qui longeait l'abîme du Rhumel.

Il allait ainsi, tout seul, bien droit sur la selle, les manches de son uniforme ceintes, aux poignets, de cinq galons d'or.

A cause de la forte déclivité du terrain, sa monture à la robe baie allait prudemment au pas - cloc, cloc, cloc, cloc - et le cavalier redressait bien droit le buste.

Seuls pouvaient apercevoir cet équipage, les externes qui sortaient de classe vers 11 heures, n'ayant plus de cours au-delà, dans la matinée... ou bien encore les élèves (internes et demi-pensionnaires inclus) qui se trouvaient alors dans les seules salles de classe sises au rez-de-chaussée - en sciences naturelles, en physique ou en chimie - chez messieurs les professeurs Hauvet, Bonnet, Saraute puis Serror.

Cet officier supérieur que coiffait le képi noir des zouaves - le 3ème régiment, alors en garnison à la Casbah du chef-lieu départemental - devait évoquer, en passant à hauteur "bahut", bien des souvenirs de sa déjà lointaine jeunesse au sein de ces murs austères que longeait son élégante et splendide monture.

Ce "fils de gendarme" (comme il se complaisait malicieusement à le rappeler, parfois non sans un brin d'esprit provocateur), c'était le colonel Juin, futur maréchal de France et futur académicien français, ancien élève du lycée de garçons de Constantine, le plus célèbre, le plus glorieux et le plus prestigieux de nos Grands Anciens.

IN ILLO TEMPORE... ce temps qui me fut celui des contes et des émerveillements, mes parents et moi habitions un très vaste appartement dans un immeuble qui, peut-être, fut, à Constantine, l'une des dernières bâtisses construites en pierre.

Les technologies nouvelles du béton armé, mises en oeuvre pour l'édification de l'hôtel Cirta, n'étaient pas encore écloses sur notre Rocher, et le Koudiat ne présentait qu'une plate-forme argileuse et désolée, parsemée de tertres chichement herbus.

Vers la fin de mon séjour dans cet immeuble - 1931 ou 1932, je ne saurais dire - je fis, un jour d'automne, la plus singulière des rencontres.

Mes mère et père s'étant trouvés dans l'obligation de s'absenter pendant plusieurs mois, j'occupais notre grand appartement en compagnie de ma grand-mère qui, sociable au plus haut point et n'entendant pas se confiner dans la solitude, se mit en tête de sous-louer une chambre.

Sitôt dit si tôt fait, que déjà l'on carillonne à notre porte, et nous voici face à la personne intéressée par l'offre de mon aïeule.

Etrange personne en vérité. Elle entre, et j'apprends que notre sous-locataire (car l'affaire est menée rondement) se nomme mademoiselle Buffe, et qu'elle est professeur de lettres au lycée de jeunes filles.

A peine est-elle repartie que je déclare à ma grand-mère: "Ce n'est pas Buffe qu'elle devrait se nommer, mais bien Buffe... Et pourquoi se prétend-elle "demoiselle"?"

En ce temps-là, pour le garçonnet que j'étais, l'appellation "mademoiselle" ne pouvait se dissocier des charmes éclatants de la jeunesse, de l'élégance, voire de la beauté. Las! Mlle Buffe, puisque mademoiselle il y avait, en était furieusement dénuée.

Ce n'était pas qu'elle fût laide, non: tout simplement, elle était de ces êtres auxquels sont inapplicables les caractéristiques du beau ou du laid; elle répondait plutôt à celle du "massif", au sens où l'on parle d'or massif.

Pour le petit garçon que j'étais alors, Mlle Buffe avait la majesté d'une montagne. Non pas la haute montagne hérissée de pics et couverte de glaciers, mais la bonne montagne d'alpages, à lourdes croupes de vieilles chaînes hercyniennes: quelque chose comme, chez nous, là-bas, le dôme pesant du djebel Karkara.

De ces montagnes, elle possédait l'allure apathique. Sa physionomie reflétait une incroyable inertie; ses yeux ne donnaient pas l'impression de voir - du moins, de voir ce que voit le commun des mortels: ils semblaient regarder au-delà du visible. Mais parfois le regard devenait chaud, humide, et il se mettait à exprimer, comme le reste du visage, un impénétrable état contemplatif.

Une élocution lente, quelque peu enrouée, ne laissait filtrer aucun indice d'affectivité, et pourtant, la demoiselle s'exprimait avec une netteté et une pré-

L'enseignante à qui sous-louait ma grand-mère

RE... ce temps qui
es et des émerveil-
et moi habitions
ment dans un im-
fut, à Constanti-
es bâtisses cons-

ouvelles du béton
vre pour l'édifi-
ta, n'étaient pas
otre Rocher, et le
ait qu'une plate-
solée, parsemée de
rbus.

n séjour dans cet
932, je ne saurais
l'automne, la plus
tres.

e s'étant trouvés
e s'absenter pen-
j'occupais notre
en compagnie de
sociable au plus
dant pas se confi-
se mit en tête de
pre.

que déjà l'on ca-
et, et nous voici fa-
ressée par l'offre

en vérité. Elle en-
notre sous-locat-
née rondement)
le Buffe, et qu'él-
ettes au lycée de

partie que je déclai-
r: "Ce n'est pas
se nommer, mais
qu'on se prétend-

our le garçonnet
on "mademoisel-
ssocié des char-
eunesse, de l'élé-
auté. Las! Mlle
moiselle il y avait,
dénuée.

lle fût laide, non:
était de ces êtres
icables les carac-
du laid; elle ré-
du "massif", au
r massif.

on que j'étais a-
la majesté d'une
haute montagne
verte de glaciers,
gne d'alpages, à
vieilles chaînes
de chose comme,
dôme pesant du

, elle possédait
Sa physionomie
able inertie; ses
s l'impression de
oir ce que voit le
ils semblaient
isible. Mais par-
it chaud, humide,
primer, comme le
mpénétrable état

, quelque peu en-
rer aucun indice
ant, la demoiselle
tettée et une pré-

cision telles qu'on pouvait soupçon-
ner, derrière son masque, une vie inat-
tendue, énigmatique sans doute et tota-
lement intériorisée.

C'est ainsi que, pour moi, Mlle Buffe incarnait la massive passivité de la terre; or, j'ignorais que, sous sa sereine lourdeur, bouillonnaient des laves incandescentes.

Ma grand-mère avait omis de signaler à notre locataire, deux clauses chevillées à toute sous-location.

La première concernait la totale prohibition des visites masculines, et en ce domaine, Mlle Buffe se trouvait insoupçonnable.

La seconde était l'interdiction de cuisiner... Or, notre locataire, équipée d'un ineffable réchaud à pétrole en cuivre - de ceux dénommés "Babor" - préparait elle-même ses repas à vrai dire frugaux et sans la moindre prétention gastronomique.

Dès lors, je pris l'habitude de subodorer son menu du jour en flairant les effluves de notre commun couloir.

Mais voici que, lors d'une quête olfactive, j'entendis la demoiselle... pleurer. Que dis-je pleurer? Gémir, se lamenter, sangloter, implorer...

Grand-mère - vite informée - fut trop civile pour intervenir.

A quelque temps de là, et dans des

circonstances analogues, je surpris une conversation dans la chambre de notre locataire, chambre où j'étais cependant certain de l'avoir vue entrer seule. J'alertai de nouveau ma grand-mère qui, cédant à ma prière, vint écouter, puis me dit: "Mlle Buffe est seule et elle déclame."

Dès cet instant, ce fut un affût quotidien. Oui, elle déclamait! En assumant parfois tous les rôles; mais, le plus souvent, en interprétant de longs monologues: tantôt implorante, tantôt véhémement, tantôt tendre ou déchirée par la passion.

Plus tard, faisant mes "humanités", quand j'entendis

*"Le voicil, vers mon coeur
tout mon sang se retire;
J'oublie, en le voyant,
ce que je veux lui dire"...*

la réminiscence olfactive d'une fricassée d'oignons ne fit comprendre que je n'étais pas seulement redevable de mon initiation aux "belles lettres" (et de ma tendresse pour les héroïnes raciniennes) à mes seuls professeurs du lycée de garçons, mais également à Mlle Buffe.

Bien avant de compulsier les "Classiques Larousse", je connaissais - *per auditu* - la tristesse majestueuse de Bé-

renice, la vertueuse coquetterie d'Andromaque, la violence de Roxane et les atroces déchirements de Phèdre, l'écorchée vive.

L'année scolaire prit fin, et notre surprenante sous-locataire nous quitta; mais il m'arriva souvent de la croiser, ployant sous la charge de son imposante serviette grise.

A l'aube de mon adolescence, je m'interrogeai sur le "cas Buffe". Je commençai à comprendre qu'une femme à qui le destin et la nature avaient refusé tout à la fois beauté, charme et féminité fût dédaignée de la gent masculine.

Je compris aussi qu'elle en fût malheureuse. J'imaginai que ce dédain permanent l'avait conduite à une définitif retranchement social.

Elle avait restreint sa condition de femme à la forme réduite et exclusive de professeur de lettres; elle n'avait pour vie affective que celle qu'elle empruntait à des personnages littéraires, pour vie personnelle que celle des fantômes qu'elle vitalisait de ses propres passions.

Tel me parut être le destin de Mlle Buffe, dont l'histoire ainsi reconstituée satisfaisait ma jeune imagination, comme un conte cruel.

Raoul PINAUD.



Avec les "troisième-Buffe" de 1935-36

De haut en bas et de gauche à droite, Yvonne Zerbib, Yvonne Malignon, Paule Simon, Alice Artusi, Gisèle Gelez, Gilberte Piétrini, Lucienne Migliacio, Marie-Antoinette Gabrielli; puis Edith Moatti, Angèle Versini, Hélène Bénégan, Reine Guedj, Jeanne Arnaut, Yvette Nakache, Colette Rey, Suzanne Harnoun, Danielle Losso, Simone Oddru; puis Christiane Tournier, Micheline Luciani, Gilberte Dumontet, Yvonne Beugnot, Yvette Méchin, Jeanne Xavier, Marcelle Dournon, Josette Mistre, Lucienne Miallon, Joséphine Massert, Denise Sultan; puis Paule Oliviero, Eliane Mattéoli, Andrée Roux, Léonie Alessandri, Mlle Buffe, Evelynne Caniéro, Abbla Bouchedja, Marie-Louise Berthet, Renée Guillou.



Baronne

Au vieux Laveran, vers 1947, Mlle Cherifcheik, professeur d'anglais, photographiée à la sauvette par une audacieuse paparazza.

Le cliché est ce qu'il est, mais reste le souvenir de cette enseignante qui devait devenir... baronne en épousant, un peu plus tard, un M. de Nervaux de Loÿs, qui s'en souvient?

Actives anciennes élèves

Depuis la fin de ma 4ème A, m'a fidèlement suivie un livre édité en 1950 par la librairie Garnier Frères, à couverture carminée, tranches dorées et signet rouge, façon missel.

Sur le dos décoré or de ce bel ouvrage, "Les Feuilles d'Automne" et "Les Chants du Crépuscule" précèdent d'autres titres; au-dessus, le nom de l'auteur: Victor Hugo.

A l'intérieur de ce livre de prix, demeure glissée une discrète carte manuscrite, à l'encre noire pâlie par le temps - "De la part des Anciennes Elèves" - signée par la dévouée présidente, Mlle E. Gallet, et rédigée pour la distribution des prix de juin 1951 à Laveran.

En effet, Edmée Gallet présida longtemps la florissante association qui unissait bon nombre de nos aînées, et c'est en cette qualité qu'elle siégea au conseil d'administration de notre lycée surtout au "Vieux Laveran" de la rue Nationale puis au Laveran neuf du Coudiat pendant presque toute ma scolarité, de 1945 à 1954.

En octobre, alors que j'affrontais "philo", Mlle Edmée Gallet rentra dans le rang et laissa sa place à Mme Eugène Valle née Lagier, épouse du maire de Constantine.

ASSOCIATION AMICALE

des

Anciennes Elèves du Lycée de Jeunes Filles DE CONSTANTINE

EXTRAITS DES STATUTS

Article premier. — Une Association dont le siège est au Lycée de Jeunes filles est fondée entre les anciennes élèves de cet établissement (cours secondaire, collège, lycée).

Article 2. — Le but de l'association est :

1° D'établir, d'entretenir ou de renouveler des relations d'amitié entre les anciennes élèves ;

2° De venir en aide, par les moyens dont elle dispose, aux anciennes élèves que frapperait des infortunes imméritées.

Article 3. — Les moyens d'action de l'Association sont :

1° Des bourses ou fractions de bourses accordées aux enfants d'anciennes élèves ;

2° Des prix décernés aux élèves du Lycée ;

3° Des prêts d'honneur ;

4° Des conférences, concerts, excursions, fêtes annuelles ;

5° L'organisation d'une bibliothèque.

Article 4. — Les membres titulaires ou actifs sont les anciennes élèves du lycée payant une cotisation annuelle de 15 francs. Cette cotisation peut être rachetée en versant une somme de 150 francs. Les sociétaires deviennent alors sociétaires perpétuelles. Les élèves de Première et de Philosophie sont admises à faire partie de l'Association des Anciennes Elèves.

Les adhésions nouvelles doivent être envoyées à la Présidente de l'Association : Madame GURRIET, 12, Rue des Frères Cécile Constantine — ou à Madame la Directrice du Lycée.

Avait précédemment aussi assuré la présidence, Mme Gurriet, dont le nom figure au bas de l'extrait des statuts ci-contre, datant de 1935.

Lors du couronnement de chaque année scolaire, combien d'élèves ont dû recevoir semblable petite carte écrite avec tant de vive sympathie!

Mais pour financer l'achat de tous ces livres de prix, les cotisations des membres n'étaient pas suffisantes; j'ajouterai donc que leur acquisition devenait possible grâce à la recette provenant de thés dansants que les Anciennes Elèves organisaient dans la salle des fêtes du casino municipal. A ces manifestations de qualité, tenait à se retrouver le Tout-Constantine qui ainsi - tel le Congrès de Vienne en son temps - "contribuait en dansant".

M.-H. G.

les bahuts du rhumel

ALYC

- **Président Jean MALPEL**
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine - 01 64 37 15 40
 - **Vice-Présidente Janine SADELER**
"Le Cerisier" 68, avenue du Nid
83110 Sanary - 04 94 74 64 86
 - **Trésorier Michel CHALLANDE**
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier - 04 67 99 34 39
 - **Secrétaire Guy LABAT**
4, Mas de Mounel
34160 St Bauzille de Montmel - 04 67 86 13 26
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- **Jean BENOIT** 440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg St-Maurice
04 79 07 29 31


Edelweiss
☎ 04.79.07.05.33



Vient alors le temps d'aller jusqu'au bar, rafraîchir son gosier au-dessous d'un perchoir d'où Renée Fleck se régale à mitrailler, en vue plongeante, la foule alycéenne.

Après quoi s'effectue un retour dans la salle de restaurant, passer aux "choses sérieuses" auxquelles le Loupiac blanc 2006 et le bordeaux rouge Château du Puy la Tour 2005 apportent, l'un son moelleux, l'autre son velouté.

● Y. Amram et Jean Bournizeau ● Le couple Jacquier-Masselot et J. Gouvine ● S. Berleux et H. Paolillo ● Solide fratrie au sein de la grande fratrie, S. Lejeune, J. Vallée, J. Poggi encadrée par le couple Fleck - mais qui donc, alors, a pris la photo? - D. Martin, J. Tamburini et G. Alessandra ● Ultime causerie, au moment du départ, entre L. Teuma et le couple Gouvine ● Ci-contre, Lalo, le caniche successeur du petit yorkshire de Raymonde Fraysse.



vous de potages, comme aime encore chanter nos consœurs:

*"Le dimanche, on se balade,
dès neuf heures du matin...
Caraman, c'est la promenade
de nos chers lycéens..."*

A propos de balade et de promenade, Michel Challande rappelle celles qui sont prévues, en octobre prochain à Mulhouse, en complément à l'assemblée générale... après quoi peuvent reprendre les entretiens conviviaux, jusqu'à l'heure de songer à la séparation.

Songer à une séparation ne semble pas être le souci de la tribu des "bien-venus de loin" qui, au contraire, tend à jouer les prolongations - ce qui fait dire à Jean Dominique Foata que, pour leur participation et la réussite de leur regroupement, devrait être bien décerné, aux Prissette, un... Prix Sept d'or!

LA TROIKA DES JEAN
le président, le popotier
et l'absent de service.





vous de potaches, comme aime encore chanter nos consœurs:

*"Le dimanche, on se balade,
dès neuf heures du matin...
Caraman, c'est la promenade
de nos chers lycéens..."*

A propos de balade et de promenade, Michel Challande rappelle celles qui sont prévues, en octobre prochain à Mulhouse, en complément à l'assemblée générale... après quoi peuvent reprendre les entretiens conviviaux, jusqu'à l'heure de songer à la séparation.

Songer à une séparation ne semble pas être le souci de la tribu des "bien-venus de loin" qui, au contraire, tend à jouer les prolongations - ce qui fait dire à Jean Dominique Foata que, pour leur participation et la réussite de leur regroupement, devrait être bien décerné, aux Prissette, un... Prix Sept d'or!

LA TROÏKA DES JEAN
le président, le popotier
et l'absent de service.

Vient alors le temps d'aller jusqu'au bar, rafraîchir son gosier au-dessous d'un perchoir d'où Renée Fleck se régale à mitrailler, en vue plongeante, la foule alycéenne.

Après quoi s'effectue un retour dans la salle de restaurant, passer aux "choses sérieuses" auxquelles le Loupiac blanc 2006 et le bordeaux rouge Château du Puy la Tour 2005 apportent, l'un son moelleux, l'autre son velouté.

● Y. Amram et Jean Bournizeau ● Le couple Jacquier-Masselot et J. Gouvine ● S. Berleux et H. Paolillo ● Solide fratrie au sein de la grande fratrie, S. Lejeune, J. Vallée, J. Poggi encadrée par le couple Fleck - mais qui donc, alors, a pris la photo? - D. Martin, J. Tamburini et G. Alessandra ● Ultime causette, au moment du départ, entre L. Teuma et le couple Gouvine ● Ci-contre, Lalo, le caniche successeur du petit yorkshire de Raymonde Fraysse.

